

Avant-Propos :

Bernard Grasset va faire paraître prochainement dans sa série des « Cahiers verts », d'importants inédits de Balzac. Ces inédits proviennent de la collection d'un bibliophile du siècle dernier, le vicomte de Lovenjoul, qui, par testament, les légua à l'institut de France. Il se trouve actuellement au musée Condé, à Chantilly.

Le récit que publie « Carrefour », « la modiste », fut vraisemblablement écrit en 1830 après la publication des « Scènes de la vie privée ». Ici Balzac a choisi, pour y placer ces personnages, une époque différente de celle qui sert habituellement de cadre à ses études de mœurs. L'action de « La modiste » se situe en effet, en 1787, au célèbre cabaret de Ramponneau.

La Modiste

Quelques années avant la Révolution, un homme du peuple fut appelé à recueillir le vaste héritage de la faveur publique que la mort de quelques grands hommes de l'époque laissait vacante.

Cet homme, sans doute extraordinaire, s'empara de la renommée au point de rendre Voltaire jaloux de ce succès. La cour, les gens de lettres, les financiers, la magistrature, le peuple, Paris entier accourut lui rendre hommage. Ce grand homme, et c'est une justice que la postérité doit lui rendre, était d'une rare hospitalité car il ne reçut jamais aucun de ses admirateurs sans lui offrir à boire et à manger. Il avait placé sa modeste demeure dans l'un de ces petits bourgs qui précèdent l'entrée de Paris, comme pour rendre son mérite plus éclatant, et laissant la coquetterie aux talents de salon, il se montrait, sans difficulté et sans se faire prier, à tous les curieux.

Sa mise était simple. Il avait, sur la tête, un bonnet de coton, portait une simple veste, et ne dédaignait pas d'avoir sur lui ce grand tablier noué en triangle qui distingue les artistes culinaires.

Enfin pour faire casser toute équivoque sur celui qui obtint une aussi imposante célébrité, il était marchand de vin, demeurait aux Porcherons, et ça s'appelait Ramponneau.

La guinguette de Ramponneau

Vers l'année 1787, malgré ces bons mots, sa bonne humeur et ses saillies populaire, Ramponneau avait vu se faner lentement les brillantes et joyeuses couronnes de chêne que la faveur publique suspendait au-dessus de son enseigne.

Mais si la cour et la ville l'avaient abandonné, il garda des preuves non équivoques de leur passage, car, grâce à leur invasion, le modeste cabaret de ce héros éphémère s'était transformé comme par magie en une vaste et immense maison, de laquelle Ramponneau pouvait à peine apercevoir les murs de clôture d'un grand jardin dont une partie était destinée au plaisir du public. En effet, le peuple, ne perdant pas encore la mémoire de ce gai fondateur des Courtilles, lui était resté fidèle.

Chaque dimanche, les jardins de Ramponneau étaient témoins d'autant de mariages en espérance que d'unions rompues, et au milieu de cette foule d'artisans, de Gardes françaises, de soldats, d'ouvrières et d'artistes en tous genres, courtisans altérés de l'illustre guinguette, naissait toujours une audience féconde pour le lieutenant de police et si le célèbre cabaretier ne jouissait plus de sa gloire comme par le passé, ils n'en recueillait pas moins l'argent et les

bénédiction du peuple, comme le guet et les exempts en recevaient les coups en dressant maint procès-verbal.

Le plaisir que des gens titrés prenaient à quereller les gardiens de la paix publique à la suite des parties de plaisir qu'ils faisaient chez Ramponneau, à la faveur de déguisement souvent gauchement porté, était même partagé par deux des plus jeunes membres de la famille royale, s'il faut en croire quelques mémoires du temps.

Cette circonstance explique alors comment, au milieu de cette foule de peuple, il s'y trouvait parfois des jeunes filles et des gens que leur occupation et leur qualité aurait dû exclure de ces réunions bruyantes.

Benoît Vautour, dit « l'Exempt »

Un dimanche, à l'issue de la messe et vers le mois de juin 1787, le vieux cabaretier vit arriver de loin une de ses plus fidèles pratiques, mais aussi l'une de celles dont il redoutait le plus la présence. C'était un des plus habiles ouvriers de Paris, et aussi célèbre parmi les disciples de Vulcain et de Titanus pour sa force corporelle qu'il pouvait l'être sous les treilles de Ramponneau pour la danse et l'art si ridicule de bien boire.

Soigneux défenseurs des libertés acquises au peuple dans cet enclos, Benoît Vautour avait été surnommé « l'Exempt », par suite des nombreux démêles qu'il ne manquait pas d'avoir soit avec les gens chargés de faire la police, soit avec les intrus de qualité qui venaient se moquer des convives et des danseurs de Ramponneau. Les jeunes seigneurs, se donnant bien de garde de laisser la justice ébruiter leurs singuliers plaisirs, permettaient au peuple de regarder Benoît l'Exempt comme un être privilégié dans ces batailles, et ce singulier personnage ayant soin de ne jamais se quereller avec le guet sans avoir le bon droit pour lui, il résultait de là que Benoît l'Exempt, sans cesse victorieux avec les sergent et victorieux avec ses autres adversaires, avait fini par conquérir une sorte de royauté chez Ramponneau, et la haine que lui portait les gens de police était au moins égal à l'amitié que le bas peuple lui avait vouée.

A part l'extrême susceptibilité de l'Exempt sur le droit des gens et le respect dû aux foraux et aux ouvriers, c'était, comme tous les gens qui ont quelques talents et une force prodigieuse en partage, le meilleur enfant de la terre. Obligeant, sensible, doux, il se faisait remarquer hors l'enceinte des jardins et de la maison de Ramponneau par des manières, un ton et des mœurs qu'on n'aurait pas attendu d'un homme de son état. Souvent sa bourse s'était vidée au comptoir de Ramponneau pour les amis malheureux, et il ne paraissait jamais à la guinguette sans un enfant qu'il avait comme adopté et qui était, au moment où commence cette histoire, âgé d'une douzaine d'années.

Cette charité persévérante et de tous les moments pour un enfant abandonné était, chez l'Exempt, le moindre cadet de ses soucis, pour nous servir de son expression, « car, disait-il lorsqu'il saura lire et écrire j'en ferai un mécanicien comme moi ».

« La sauce se gâtera ... »

Au moment où Benoît l'Exempt se disposait à entrer chez Ramponneau, le vieux cabaretier aperçut des signes évidents de mésintelligence entre sa pratique et le couple qu'il précédait. Ce couple ne paraissait pas disposé à la pacification de la guerre qui s'était probablement déclaré pendant la route entre l'Exempt, son acolyte et les deux arrivants.

En effet, un cheval-léger dont l'humeur ne semblait pas très pacifique, donnant le bras à une ouvrière assez jolie, se retournait brusquement vers Benoît l'Exempt à chaque fois que ce dernier entonnait d'une voix moqueuse un refrain dont il paraissait avoir régalié le militaire pendant tout le chemin.

Ramponneau s'aperçut facilement que le malin serrurier s'était fait un amusement de l'impatience du beau cheval-léger, car aussitôt que ce dernier tournait la tête en grommelant vers l'ouvrier, celui-ci affectait un respect ironique pour lui, se taisait, et, à peine le militaire reprenait-il la conversation avec la jeune fille que l'implacable Benoit Vautour recommençait sa musique.

Lorsque le cheval-léger franchit le seuil de la joyeuse guinguette, Benoit, suivi de Thomas l'official, le jeune apprenti dont nous avons parlé, se trouvait, sans que le militaire pût s'en douter, à quelques pouces de distance de la jeune ouvrière, de manière que le cheval-léger se retournât vivement comme si le serrurier se fût permis quelque démonstration peu catholique, et, satisfait de ce soupçon qui lui fournissait un prétexte pour satisfaire le ressentiment qui s'était amassé pendant la route, il regarda Benoit d'un air qui annonçait un orage. L'ouvrier, le poing sur la hanche, fit un pas en arrière et contempla le militaire d'un œil qui appelait le combat, lorsque Ramponneau, jaloux de maintenir la paix, dit d'une voix qui avait le singulier privilège, comme celle d'un de nos acteurs modernes, d'exciter le rire :

- Messieurs, faites attention que c'est ici qu'on s'amuse !
- Pour cela, père Ramponneau, il ne faut pas négliger la musique vocale.
- Monsieur Ramponneau, demanda poliment le cheval-léger, est-ce qu'il y a dans votre musique vocale, beaucoup de cornets à bouquin comme celui que j'ai entendu tout le long du chemin ?
- A qui monsieur en a-t-il ? répondit Benoit en ôtant son chapeau et tendant la tête.
- C'est à monsieur que je parle, dit le cheval-léger.
- Eh bien ! père Lajoie, e m'en vais vous parler aussi et vous dire que s'il y vient chez vous beaucoup d'écrevisse, la sauce se gâtera.

Dans le jardin, sous les treilles

Satisfait d'avoir remporté une victoire de parole sur le militaire dont l'habit rouge formait le texte de cette plaisanterie, Benoît se dressa sur ses hanches, souleva sa poitrine et entra dans la guinguette en se balançant par ce mouvement indescriptible qui trahit au premier coup d'œil un ouvrier de Paris, mouvement qu'ont les ours enfermés quand ils vont d'un bout de leur cage à l'autre, car cette habitude de corps participe autant de la bête que de l'homme. Il y a je ne sais quelle sauvage expression de mépris, de force, de cynisme et de bassesse dans cette singulière allure qui paraissait être, en 1787, le bon genre du faubourg, comme aujourd'hui encore elle est le signe maçonnique des parfaits ouvriers.

- C'est un bon enfant tout de même Monsieur l'officier, dit Ramponneau. Mais ici il est reçu que tout le monde y vient faire le diable et ne croyez pas, monsieur, que votre chapeau à plume et votre épée vous servent à grand-chose. Vous avez vu mon enseigne : le soleil lui pour tout le monde. Chacun y est son bourgeois ... Voulez-vous une chambre seule ? ajouta le malin cabaretier en regardant la jeune ouvrière qui semblait toute tremblante.

- Non, répondit le cheveu-léger, nous dînerons dans le jardin, sous vos treilles.

Benoît l'Exempt et son jeune loup, Thomas l'official, qui probablement épiaient les démarches de l'autre couple, par taquinerie et pour mettre un peu de sel dans leur plaisir, par la sensation qu'on éprouve à appréhender à chaque instant une dispute au cabaret – plaisir recherché de tout temps par les gourmets du faubourg qui se sentent assez puissantes pour n'en jamais craindre les résultats – l'Exempt et Thomas se placèrent devant la table choisie par le cheveu-léger.

Pendant tout le dîner, à la grande satisfaction des voisins, que cette sourde lutte de gestes, de propos, de regards amusait beaucoup, l'ouvrier convertit en une souffrance continuelle la partie du plaisir de la jeune Modiste, car la compagne du Cheveu-léger appartenait à cette classe respectable de jeunes filles dont les doigts innocents façonnaient artistement, à cette époque, les bonnets à la Belle-Poule et les immenses constructions dont les dames de la cour et de la ville chargeaient leurs petites têtes.

La modiste et sa « calèche »

L'Exempt avait facilement reconnu le talent de la jeune ouvrière à la grâce et à la forme distinguée d'une calèche, espèce de capote alors fort à la mode, et qui demanderait bien de la peine à un historien s'il voulait être fidèle dans la description de ce monument de la folie de nos grand-mères. Un archéologue et un étymologiste seraient même fort embarrassés d'expliquer si cette dénomination de calèche et de capote est venue de la coiffure à la carrosserie ou de la carrosserie à la coiffure, ou si cette étrange construction de soie et de baleines n'avait pas été ainsi nommée de quelque mot grec.

Quoi qu'il en soit, L'Exempt avait pris texte des hauts talents de la petite ouvrière, de sa calèche et de sa jolie jupe de cirsakas pour donner, à son jeune loup et à haute voix, des instructions qui ne plaisaient guère au cheveu-léger, d'autant plus que le malin apprenti feignait d'ignorer tout ce qu'il fallait pour rendre la scène plus comique.

Des éclats de rire partaient sur tous les bancs d'alentours et, au bruit des verres, et des bouteilles, aux cris des pratiques, aux réponses des garçons, à travers les murmures des assiettes et des fourchettes, qui formaient la basse perpétuelle de l'étrange concert donné par mille voix confuses, le duo de l'Exempt et de son loup, nom qu'il donnait à Thomas, était l'objet d'une attention particulière.

La réputation du roi des ouvriers qui venait se désaltérer chez Ramponneau, la gravité imprimée au débat futur par l'uniforme et le caractère d'un cheveu-léger procuraient aux amateurs l'attrait d'un spectacle, et il n'entraînait dans les idées de personne de voir ces deux athlètes en présence sans que cette lutte se terminât autrement que par des coups.

La sagesse du cheveu-léger étonnait tout le monde et elle commençait à la lasser la verve de l'Exempt qui, par suite de sa générosité naturelle, sentait quelque répugnance à frapper un adversaire aussi pacifique qu'un bourgeois du Marais.

« Pas d'esclandre, monsieur Charles »

Pour expliquer cette réserve du cheveu-léger, nous essayerons de faire entendre aux lecteurs les bordées expirantes de la canonnade de l'Exempt, et de dépeindre l'attitude de Mlle Alexandrine et du beau militaire, et de la manière dont il recevait les feuilles de l'ennemi.

- Pourquoi donc qu'il y a des plumes dans son chapeau ? demandait Thomas.
- C'est à nous, garçon, répondait l'Exempt, quand les arrache, et si nous n'étions pas si bêtes, nous pourrions bien vivre sans nous faire plumer par ces oiseaux-là ... Ils devraient rester dans leur cage à Versailles, et si l'ouvrier a un jour à lui, c'est bien désagréable de ne pas pouvoir danser un cotillon sans voir ses animaux-là, avec leurs éperons, leurs sardines galonnées et leurs chapeaux de travers, comme s'ils voulaient nous avaler.

Le cheveu-léger s'était brusquement levé, lorsque la main douce est timide de Mlle Alexandrine le fit rasseoir, et elle lui dit à voix basse :

- Je vous en prie, n'occasionnez pas d'esclandre. Que deviendrait je ? Si Mlle Bertin savait que j'ai été chez Ramponneau, elle me renverrait sans miséricorde. Que je maudis mon envie ! J'avais bien besoin de venir ici ! Monsieur Charles, si vous vous battiez, j'en mourrais !

Alors le cheveu-léger, prenant une contenance moitié piteuse, moitié menaçante, jetait des regards pleins de rage, ou riait forcément de plaisanteries de l'ouvrier, pour faire croire qu'il était assez au-dessus de ses attaques pour s'en amuser.

Cependant, le cheveu-léger, comme cela arrive lorsqu'on est préoccupé, ne s'apercevait pas qu'il buvait, par contenance ou par distraction, un peu plus de vin de Champagne qu'il est convenable d'en boire pour apaiser la soif, tandis que de son côté, le serrurier taquin levait le coude avec sa grâce ordinaire.

Il semblait que l'un voulait éteindre le feu de son ressentiment et l'autre entretenir la source de ces plaisanteries, lorsque les sons aigres des violons, du cor et du tambourin appelèrent les combattants au plaisir du cotillon, danse célèbre qui passait déjà des guignettes dans les salons, lorsque les menuets et les balles contredanses avaient lassé les grandes dames. Alors il suffisait de dire que l'on avait fini par un cotillon chez tel ou tel duchesse pour la mettre à la mode pendant tout un hiver.

Mlle Alexandrine, tremblante et courroucée, faisait mille efforts pour persuader au cheveu-léger d'abandonner la place aux grossiers habitants de la guignette. Mais elle resta sans raison lorsque le beau cheveu-léger lui dépeignit tout le plaisir qu'il y aurait à danser un cotillon dont toute sa pureté primitive, bien différent du cotillon des salons ou cette danse perdait en originalité ce qu'elle gagnait en grâce et en noblesse., que ce serait un plaisir infini que de voir tous ces ouvriers, ces ouvrières, ses Gardes françaises, ses carabiniers, ses sergent du guet, ces bourgeois, oublier tous leurs soucis dans cette espèce de sabbat comique animé de toutes les pompes de la demi-ivresse de la plupart des acteurs et qu'ils seraient quittes, pour éviter toute querelle, de se placer bien loin de cette affreux serrurier qui, prophète des disputes et spectres d'enfer, venait corrompre les joies qu'ils étaient promises.

Le cheval-léger tire son épée

Alexandrine consentit à rester et bien qu'elle craignît comme la mort une querelle où sa belle jupe de cirsakas et sa calèche auraient été compromises, elle resta. Elle resta, parce qu'un coup d'œil jeté sur la salle de bal lui démontra qu'au milieu de toutes ces bourgeoises de faubourg, de toutes ces célébrités d'ateliers, de ce beau monde des rues et des boutiques, elle semblait déplacée tant elle brillait par sa grâce et sa parure, parce qu'elle remarqua des regards d'envie se tourner vers elle, que les hommes rendaient tous hommages aux talons hauts de ces mules et qu'enfin le cheval-léger, sa noble conquête était le plus bel homme et le plus distingué de cette singulière assemblée, et que son bel habit rouge et ses broderies d'argent lui donnaient l'air d'un roi. Attirer tous les regards, en être digne, jouer les premiers rôles n'importe où, c'était plus qu'il ne fallait pour retenir la première ouvrière de Mlle Bertin au sein des royaumes de Ramponeau.

Le jeune et joli couple traversa d'un air fier l'immense salle de verdure où l'on allait danser, et se plaça modestement dans un coin pour prendre part au plaisir dont l'orchestre donnait le signal, lorsqu'en levant les yeux sur les partenaires du quadrille, le cheval-léger aperçut en face de lui l'opiniâtre serrurier dont le visage goguenard lui déplut plus que jamais.

Entraînant paisiblement Mlle Alexandrine, le cheval-léger avec plus de raisons qu'on en devait attendre d'un ancien mousquetaire gris, alla se placer à l'extrémité de la salle.

A ce moment, l'orchestre préludait et l'assemblée entière, silencieuse et attentive, contempla ce manège en chuchotant. L'ouvrier, dérobant avec adresse sa marche au couple désolé qui ne s'avisa pas de tourner la tête, se trouva de nouveau un imperturbablement devant lui, à la place qu'il choisissait.

Le cheval-léger, feignant de s'être trompé, se bâta de chercher à un autre endroit le théâtre où Mlle Alexandrine déploierait ses grâces, et Benoît l'Exempt de suivre à son tour, sur une ligne parallèle, le chemin du cheval-léger. L'orchestre lui-même, prenant part à cette singulière course, s'était arrêté. Tout le monde attendait le résultat de ce singulier assaut et plus d'un ouvrier convenait avec son voisin que l'Exempt s'entendait admirablement bien à faire aller le militaire.

Lorsque, pour la troisième fois, le cheval-léger vit le serrurier devant lui, la patience lui échappa, et il dit assez haut à Mademoiselle Alexandrine on se retirant :

- Il vaut mieux être seul qu'en mauvaise compagnie.
- En mauvaise compagnie ? s'écria l'Exempt en sautant d'un seul bond près du cheval-léger et le heurtant de l'épaule.

Ce geste mis l'officier en fureur. Il tira son épée et, malgré les cris de Mlle Alexandrine, il la passa vivement dans le corps du serrurier.

La Maréchaussée intervient

Mais, par bonheur, le coup porta sur un des larges boutons de cuivre orné de l'habit et l'épée glissa entre le corps et le bras de Benoit Vautour, qui, saisissant la poignée d'une main nerveuse, arracha l'arme fatale au militaire et la brisa sur son genou.

Alors une lutte terrible commença. Les coups de poings roulèrent sur le dos et l'estomac des combattants comme le tonnerre dans un orage. Mais, en un clin d'œil, le cheval-léger fut

terrassé, et lui enfonçant son genou dans la poitrine, Benoit l'exempt rendait déjà violet le visage du militaire, lorsque la maréchaussée, instruite du rang du cheval-léger par Mlle Alexandrine éplorée arriva, malgré l'opposition des nombreux amis de l'Exempt, et délivra le cheval-léger en s'emparant du serrurier.

La garde l'emmena en triomphe et le commissaire, devant lequel il comparut, dressa un procès-verbal formidable, dont la conclusion, soufflée par la première ouvrière de Mlle Bertin, fut que l'Exempt n'avait été empêché de commettre un assassinat sur la personne de M. le chevalier de Laville cheval-léger de Sa Majesté, que par l'arrivée de la force armée et que cet assassinat avait été prémédité et précédé par des discours offensants, pour la famille royale et particulièrement Sa Majesté la Reine.

- Ce n'est pas vrai ! dit Thomas l'official qui avait suivi partout son protecteur, et s'enfuit terrifié de voir Benoit Vautour conduit en prison par quatre gardes de la Maréchaussée.

Copyright by Bernard Grasset 1950